

Promenades avec „Kultura”

*Publié en coopération avec
l'Institut littéraire Kultura de Paris*

Leopold Unger

Promenades avec „Kultura”

*Institut du Livre
Cracovie – Varsovie 2016*

*Publié à l'occasion
du cinquième anniversaire de la mort de l'Auteur
et du soixante-dixième anniversaire de la fondation
de l'Institut littéraire*



– *Une grande?*

– *Non.*

– *Une petite?*

– *Oui.*

– *Seul?*

– *Oui.*

– *Quand?*

– *Tout de suite.*

– *Où?*

– *Comme toujours...*

Un dialogue téléphonique (car telle était sa nature) de deux espions? Le code secret d'une organisation clandestine? Ni l'un, ni l'autre. Quelque chose de tout à fait différent. De beaucoup plus simple: la notation exacte de la conversation que deux messieurs sérieux, habitant pas loin l'un de l'autre, dans le même quartier de Bruxelles (Woluwe Saint-Lambert), menaient assez souvent, d'habitude après le dîner, c'est-à-dire le soir, en été et en hiver, même s'il pleuvait ou s'il gelait légèrement.

Rien de secret dans cette conversation. Il s'agissait d'une... promenade. Les mots «grande» ou «petite» désignaient la longueur de la «ronde», c'est-à-dire du parcours emprunté le plus souvent en fonction du temps qu'il faisait. La question «seul?» concernait la compagnie éventuelle des deux épouses; «quand?» devait préciser le moment de sortir de chez soi et

de se rencontrer; «comme toujours» signifiait plus ou moins: à mi-chemin entre les résidences des deux hautes parties contractantes.

Ce dialogue, aujourd'hui peut-être un peu plus rare qu'autrefois (le temps est inexorable), dure pourtant depuis déjà plus de trois décennies. Wojciech Skalmowski – professeur, linguiste, orientaliste, historien de la littérature et critique littéraire – et le journaliste et écrivain politique soussigné, présent à l'autre bout du fil, ont été rapprochés l'un de l'autre par quelques éléments rationnels et par une grande passion. D'un point de vue rationnel, ces promenades nous permettaient de souffler après des journées entières passées à rédiger les textes. Les nôtres et, ce qui était pire, ceux des autres. D'un point de vue rationnel aussi, les deux messsieurs étaient dans un certain sens complémentaires. Ils avaient – ils ont – un même sens de l'humour méchant, ils aiment dire du mal de leurs semblables, mais aussi d'eux-mêmes. Skalmowski peut parler pendant des heures, d'une manière absolument passionnante, de la Perse ancienne, de tous ces Cyrus et Darius, des merveilles et richesses de Persépolis, comme de l'apparition d'Alexandre de Macédoine, des Huns et des Mongols, c'est-à-dire des époques qui ne connaissaient pas encore les ayatollahs. Mais il est aussi capable, en dissipant les incertitudes tout à fait actuelles et en comblant les lacunes dans les connaissances du journaliste, d'expliquer de manière convaincante d'où viennent les ayatollahs iraniens contemporains et quelles conséquences (plutôt mauvaises) cela peut avoir pour le monde d'aujourd'hui.

Quant à la passion commune, elle tient à la revue mensuelle «Kultura», publiée en exil, en polonais, et à son fondateur et

directeur, Jerzy Giedroyc, né en Biélorussie dans une famille polonaise aux racines lithuaniennes. Nous en avons été tous les deux des collaborateurs, tous les deux nous y avons signé nos textes de pseudonymes: Skalmowski les signait «M. Broński» (il n'utilisait jamais je prénom, si bien que je ne sais pas toujours ce que signifiait le «M» suivi d'un point). Unger signait d'abord ses articles politiques «Brukselczyk» (Bruxellois), puis il est revenu à son vrai nom.

Je ne vous démasque pas

Au commencement était la parole. La parole de Giedroyc. À l'époque, en 1969, bien que nous soyons presque voisins, nous ne nous connaissions pas. Cette ignorance ne devait pas durer longtemps. Le début était presque banal. Le 10 mars 1971, Giedroyc m'a écrit:

Il y a un homme très intéressant à Louvain, Wojciech Skalmowski. C'est un orientaliste éminent et un fin connaisseur de la littérature. Il signe ses textes «Broński». Il rêve de connaître «Brukselczyk». Je ne vous démasque pas, car je ne sais pas si vous avez envie de faire sa connaissance, mais si c'est le cas (je crois que cela vaut la peine), je vous donne son adresse...

Évidemment – me disais-je, connaissant ses esquisses – cela vaut la peine, et puis on verra. Ainsi, ne connaissant pas l'homme, mais seulement, comme lui, l'auteur, j'ai répondu trois jours plus tard:

Je me mettrai en rapport avec Skalmowski très volontiers. Cela peut-être reposant après tous ces rendez-vous professionnels.

Je ne savais pas à quel point j'avais raison. Lui non plus.

Tout a commencé par cette revue et par son directeur, nos promenades et notre amitié de plus de trente ans. Durant trente ans, toutes nos conversations commençaient par la question: as-tu eu récemment contact avec le «Cher Monsieur»?; nous appelions ainsi Jerzy Giedroyc qui utilisait cette tournure dans toutes ses lettres, adressées à nous deux et aux autres.

Aujourd'hui la revue et son directeur ne sont plus. Nos promenades et notre sens de l'humour durent toujours. Nous sommes un couple d'amis proches et fidèles, de vétérans – de plus en plus rares, hélas – de «Kultura». Et dans nos entretiens, «Kultura» et Giedroyc sont toujours présents.

Le club ou le cercle

Rien d'étonnant à cela. Giedroyc et «Kultura» ont joué dans notre vie – et pas seulement dans la nôtre – un rôle beaucoup plus important qu'une revue et son directeur ne jouent d'habitude dans la vie de deux messieurs adultes. C'était à la fois un défi et une mission. Quelque chose à quoi nous consacrons, sans aucune récompense matérielle, les fins de semaine, voire les vacances, pratiquement tout le temps libre (excepté... les promenades) que nos occupations professionnelles rémunérées nous laissaient.

Une fois, comme je l'ai rappelé en son temps dans «Kultura», Cyrus Vance, à l'époque secrétaire d'État américain, est venu en visite officielle à Moscou, exactement le jour de son soixantième anniversaire. Il y était reçu par le ministre soviétique des affaires étrangères inusable (on le croyait au moins), Andréï Gromyko, qui avait depuis longtemps dépassé le cap de soixante-dix ans et qui s'est adressé déjà à l'aéroport à son homologue américain, en disant: «Bienvenu au club des personnes adultes». Que dois-je dire le jour du soixante-dixième anniversaire de Wojciech Skalmowski? Adulte, il l'est depuis longtemps. Même très adulte, voire trop. Je dirai seulement, paraphrasant Gromyko:

Je me réjouis, Wojtek, du fait que nous soyons toujours ensemble dans notre club de promeneurs qui ne compte que deux membres, mais aussi du fait que nous soyons ensemble dans le club, dit autrement cercle de «Kultura» auquel tu avais adhéré avant moi.

En effet, alors que les collègues et disciples de Skalmowski parlent aujourd'hui de son oeuvre scientifique, pour ma part, je ne trouve pas plus digne moyen de fêter cet anniversaire que de tenter de raconter l'épopée de «Kultura» et de Jerzy Giedroyc, auxquels Skalmowski a offert généreusement (mû uniquement par ce qui lui semblait être son devoir de Polonais et de citoyen) tant de travail, de temps, de talent et... d'irritation.

Je suppose que rares sont les auteurs et les lecteurs de ce grand livre qui savent ce qu'était «Kultura», et plus rares encore ceux qui comprennent le rôle que Jerzy Giedroyc et son

mensuel ont joué dans la vie politique de la Pologne, et dans une certaine mesure – tout à fait importante – dans la vie politique de l'Europe.

637 mois de miracle

Le 14 septembre 2003, trois ans se seront écoulés depuis la double mort de «Kultura» et de son fondateur. Car, par la volonté de Jerzy Giedroyc, la revue devait mourir avec lui. En plus, Giedroyc, longtemps avant sa mort, parmi différentes recommandations, avait interdit (ce qui n'avait point surpris ses proches) la publication d'un numéro posthume spécial. Sa volonté a été respectée: le numéro 637 de septembre 2000 était le dernier numéro de «Kultura». En guise d'épithaphe, disons que son existence pendant 637 mois, sans aucune interruption, est tenue pour un miracle par les réalistes les plus rigoureux.

À la source de ce miracle il y avait le caractère et l'intellect de Jerzy Giedroyc. Il est né en 1906 à Minsk, aujourd'hui capitale de la Biélorussie, comme descendant d'une famille aristocratique appauvrie qui, durant les siècles, avait joué un rôle considérable dans l'histoire du Grand Duché de Lithuanie. En 1919, avec toute sa famille, il s'est installé à Varsovie où, après avoir passé son bac, il a fini ses études de droit. Il a commencé une carrière de fonctionnaire, il a fait partie de plusieurs cabinets de ministres, mais surtout (quoique parallèlement) il a dirigé un bimensuel qui s'appelait «Bunt Młodych» («La Révolte

des Jeunes») d'abord et «Polityka» («La Politique») ensuite. Le journal et son directeur représentaient un courant d'opposition au sein du vaste mouvement politique au pouvoir, réuni autour de Józef Piłsudski, fondateur du nouvel Etat polonais, rétabli en 1918 après cent-vingt-trois ans d'inexistence.

Ainsi a commencé la grande aventure

Après la catastrophe et le quatrième partage de la Pologne accompli par Hitler et Staline, unis par une alliance et par le traité d'août 1939, Giedroyc participe à la seconde guerre mondiale dans les forces armées polonaises au Proche-Orient, il prend part à la campagne de Libye et à la célèbre bataille de Tobrouk.

En 1943, il rencontre en Iraq Józef Czapski, peintre et écrivain, officier de réserve pris en otage par l'armée soviétique en 1939, l'un des rares otages rescapés de l'enfer de Katyn et de Starobielsk où le NKVD avait assassiné, sur l'ordre de Staline, 15 000 prisonniers de guerre polonais. À l'époque, Czapski était responsable de la propagande dans le Deuxième Corps polonais commandé par le général Anders. A la demande de Czapski qui avait connu le journaliste avant la guerre, Giedroyc a accepté de devenir le chef de la section des éditions du Deuxième Corps. Ainsi a commencé la grande aventure, l'une des plus belles et des plus fécondes entreprises intellectuelles, éditoriales et politiques dans l'histoire de la Pologne après la seconde guerre mondiale.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, vers la fin de la guerre, Jerzy Giedroyc était déjà un homme politique et un journaliste expérimenté, qu'il avait une vision nette de ce que la Pologne et le monde entier allaient devenir. Il comprenait que – contre les attentes répandues alors dans l'émigration polonaise, surtout militaire – la troisième guerre mondiale n'aurait pas lieu. Il était aussi conscient du fait que la Pologne, bien qu'elle ait appartenu au camp des vainqueurs et bien que sa contribution à la victoire ait été importante, resterait du mauvais côté de la nouvelle carte politique de l'Europe. Que les Polonais seraient victimes du nouvel ordre international, fondé sur la division de l'Europe en deux zones d'influence, autrement dit, sur la reconnaissance de ce qu'on appellerait plus tard brièvement «Yalta», sur la reconnaissance de la domination soviétique sur l'«Europe kidnappée», c'est-à-dire sur ses parties centrale et orientale. En d'autres termes encore, Giedroyc se rendait compte du fait que les Polonais dispersés dans le monde entier auraient à choisir entre le retour en Pologne, sous le contrôle soviétique, et un long exil à l'Ouest qui n'avait pas grand-chose à leur offrir, qui se remettait de ses blessures de guerre et qui s'occupait de lui-même. Giedroyc a choisi l'exil. Mais un exil bien différent de celui d'une immense majorité des Polonais.

Il était persuadé en effet que – puisqu'il n'y aurait pas une troisième guerre mondiale et que l'exil durerait des dizaines d'années – on pouvait et on devait combattre l'idéologie communiste, incarnée par le système soviétique, d'abord sur le plan de la culture, c'est-à-dire de la littérature, de la philosophie, de la science, des arts, du journalisme – dans les domaines où

se forment aussi bien les opinions collectives que les attitudes individuelles. Afin que les hommes soumis à l'endoctrinement communiste ne perdent jamais la certitude de la supériorité du monde libre.

*Quelque chose d'intermédiaire entre un kibboutz,
un couvent et un phalanstère*

Tel était justement le sens de la fondation, en 1946, en Italie, d'une maison d'édition nommée Instytut Literacki (Institut littéraire) et, en 1947, de la revue mensuelle nommée «Kultura». Cette idée a été exprimée, d'une manière très lapidaire mais très perspicace, dans l'un de ses premiers articles, par Juliusz Mieroszewski qui allaient devenir, pour de longues années, jusqu'à sa mort prématurée, le journaliste le plus important de la revue, conseiller principal de Giedroyc et porte-parole de «Kultura».

L'Histoire – écrivait Mieroszewski en 1954 – ne connaît que deux catégories d'émigrés politiques. Les premiers quittent leur pays pour se battre à l'étranger pour le progrès et pour la liberté. Les seconds quittent leur pays pour rêver en exil d'un rétablissement du status quo. Les premiers représentent les forces du progrès, les seconds – la réaction et le traditionalisme. «Kultura» appartient à la première catégorie.

L'Institut littéraire qui, à côté de «Kultura», allait publier aussi les «Cahiers historiques» («Zeszyty Historyczne») men-

suels et, bien sûr, des livres, s'est installé définitivement à Maisons-Laffitte, pas loin de Paris, d'où vient son nom polonais courant: «Kultura paryska». C'est là que vivait et travaillait la petite équipe réunie autour de Jerzy Giedroyc. Leur maison – dira plus tard Konstanty Kot Jeleński, un des meilleurs auteurs de «Kultura» et un des conseillers les plus proches de Giedroyc – constituait «quelque chose d'intermédiaire entre un kibboutz, un couvent et un phalanstère».

Giedroyc était, jusqu'à sa mort, le vrai et unique directeur de la revue. On peut dire qu'il était un autocrate de «Kultura», d'une humeur – disait-il lui-même – «apocalyptique». Quant à l'équipe et le rôle du directeur, il ne laissait subsister aucun doute. À la question posée par un lecteur, il a répondu un jour: «L'équipe se compose du rédacteur Jerzy Giedroyc, du rédacteur Giedroyc Jerzy, de Jerzy Giedroyc, du Rédacteur, de Giedroyc, de Jerzy et d'autres membres de l'équipe».

Mais c'est justement cette «humeur» qui lui a permis de créer une oeuvre immense, en publiant – pendant plus d'un demi-siècle, dans des conditions d'exil difficiles et avec une équipe très restreinte, contre d'énormes adversités, contre les attaques incessantes du régime communiste, contre la malveillance et la méfiance d'une majorité des milieux polonais en exil – la revue mensuelle, les livres, les «Cahiers historiques», les numéros spéciaux de la revue en allemand, en russe, en biélorusse, en tchèque et en slovaque.

À son apogée, «Kultura» tirait à 7 000 exemplaires et elle avait des abonnés dans presque tous les pays non-communistes. Elle arrivait aussi dans des pays communistes, clandestinement bien entendu, souvent en contrebande, au grand

risque (il y a eu des procès et des peines de prison) des colporteurs, pour la plupart jeunes.

Une rédaction postale invisible

Giedroyc lui-même n'écrivait presque pas. «Un rédacteur en chef – disait-il – ne doit pas écrire dans son journal. Le rédacteur en chef est un metteur en scène. Et les metteurs en scène sont rarement de bons acteurs». Cependant, ce qui s'avèrera le plus important, sa difficulté à écrire et, comme on dit aujourd'hui, à «communiquer», s'est transformée en qualités magnifiques de rédacteur en chef. Le fait que – à peu d'exceptions près – il n'écrivait pas lui-même, lui donnait une grande aisance à découvrir et à estimer judicieusement les talents des autres. Ce qui était pour lui un obstacle dans ses contacts directs avec les gens, lui a fait écrire, durant toute sa vie, un nombre gigantesque de lettres. À côté de 637 numéros du mensuel, des centaines de numéros des «Cahiers historiques» et des livres publiés par l'Institut littéraire, c'est bien la correspondance de Giedroyc – surtout avec Mieroszewski, mais aussi avec les autres collaborateurs et auteurs importants – était le creuset d'idées de «Kultura», tandis qu'aujourd'hui elle constitue un trésor et, en un sens, une chance pour la culture polonaise. Car elle est une source inestimable et irremplaçable pour l'étude, l'évaluation et l'écriture de l'histoire de la culture polonaise, et de l'histoire générale de la Pologne dans la seconde moitié du XX^e siècle. Sans le bilan de «Kultura», mais

aussi sans ce que nous appelons *Anti-Kultura* (c'est-à-dire sans l'analyse des centaines d'articles et livres communistes qui attaquaient «Kultura»), il est impossible d'écrire, et à plus forte raison de comprendre, cette histoire.

Autrement dit, surtout à une époque où les communications téléphoniques coûtaient cher, où personne ne pouvait même rêver de l'e-mail – c'est-à-dire tout récemment – Giedroyc dirigeait sa revue par l'intermédiaire de... la poste. Ainsi, sa correspondance avec Mieroszewski, dans les années 1949–1976, comporte environ 3 300 lettres. C'est justement elle et le contact avec les auteurs dispersés dans le monde entier qui constituaient ce que Mieroszewski a appelé «rédaction invisible de „Kultura”».

C'étaient le talent et la raison qui comptaient

Les auteurs de «Kultura» formaient un troupeau bien singulier.

Durant toute son existence, «Kultura» a publié environ 2 500 auteurs appartenant à cinq générations. Mais le cercle de collaborateurs vrais, plus ou moins réguliers, était beaucoup plus restreint et comptait une trentaine de personnes. Il n'était pas facile en effet d'avoir une place permanente sur ses colonnes. Giedroyc était très exigeant sur le plan formel et intellectuel. Mise à part la petite équipe qui travaillait sur place à Maisons-Laffitte près de Paris, même les auteurs les plus proches de «Kultura» étaient dispersés à travers le monde. Ils

vivaient en Pologne et en exil, ils représentaient diverses traditions et différentes «bosses» du passé, mais ce qui comptait vraiment, c'étaient leur talent et leur intellect, ce qu'ils avaient à dire et la manière de le faire.

Comme Giedroyc avait la passion et la main heureuse dans la recherche d'auteurs jeunes ou vieux, mais intelligents et talentueux, il a pu réunir autour de lui les meilleures plumes et les meilleurs esprits parmi les émigrés démocrates: Miroszewski, Czapski, mais aussi Gustaw Herling-Grudziński, Czesław Miłosz – futur Prix Nobel de littérature, Witold Gombrowicz – qui a raté son Prix Nobel de justesse, Konstanty Jeleński, Bohdan Osadczuk, Ukrainien «honoraire» de «Kultura», Krzysztof Pomian, un des collaborateurs les plus proches de Giedroyc, coauteur de *l'Autobiographie à quatre mains*, la seule biographie existante quoique incomplète de Giedroyc, et bien entendu «M. Broński» (c'est-à-dire Wojciech Skalmowski), sans compter quelques auteurs anonymes mais importants de Pologne.

Les sujets tabous n'existaient pas

Ils cherchaient tous à être objectifs mais aucun n'était neutre. La condition était qu'il fallait avoir vraiment quelque chose à dire. Giedroyc respectait les opinions des autres et ouvrait les colonnes de sa revue à des porte-parole d'idées minoritaires et impopulaires, avec lesquelles lui-même et les autres rédacteurs pouvaient ne pas être d'accord, même s'il

fallait signaler ce désaccord dans une note spéciale ou dans un commentaire.

Pour les écrivains et les journalistes de «Kultura» – libres de toute forme de censure – il n’y avait pas de sujets tabous. Autrement dit, durant quarante ans, «Kultura» était la seule revue polonaise à traiter des sujets qui ailleurs étaient étouffés soit par la censure, comme dans la Pologne communiste, soit par différents mythes et préjugés, comme dans la presse polonaise en exil. Il suffit de citer le crime de Katyn, les déportations en U.R.S.S., tous les aspects sociaux, politiques, psychologiques et culturels du régime communiste, les relations avec les pays voisins et les minorités nationales, la place de l’Église catholique et les questions religieuses, les regards critiques – libres d’admiration et d’hypocrisie – sur l’histoire de la Pologne dans l’entre-deux-guerres et pendant la seconde guerre mondiale (par exemple, sur l’Insurrection de Varsovie de 1944) etc.

Il y a lieu de signaler ici l’attitude radicalement critique de «Kultura» et de Giedroyc face à la question juive et à l’antisémitisme polonais. Par rapport à ce problème très sensible et douloureux, «Kultura» représentait ce qu’il y a de meilleur dans la pensée polonaise.

Elle critiquait sévèrement l’antisémitisme en général, dont celui qui existait dans la Pologne indépendante de l’entre-deux-guerres, elle a condamné résolument la «purification ethnique» de 1968, mais aussi les accents antisémites qui se sont manifestés déjà dans la Pologne postcommuniste, par exemple dans la campagne présidentielle de Lech Wałęsa. Giedroyc critiquait aussi sans ambages l’activité de la Radio

Maryja, un média catholique fondamentaliste dont il jugeait l'ultra-conservatisme, teint d'un antisémitisme obsessionnel, particulièrement nuisible à la Pologne.

Parmi les nombreux textes sur ce sujet, citons seulement un passage:

Le génocide le plus horrible dans l'histoire, le massacre de plusieurs millions de Juifs en Pologne, choisie par Hitler pour place des exécutions, le sang et les cendres de ces victimes, qui avaient été absorbés par le sol polonais, constituent un lien essentiel qui unit la Pologne à la nation juive et dont il nous est impossible de nous libérer. Même si la Pologne ne porte pas la responsabilité du crime, elle porte au moins la responsabilité de sa réparation.

Maria Czapska l'a écrit dans «Kultura» en juin 1957!

Contre la soviétisation de l'esprit

«Kultura» avait-elle une ligne éditoriale? À vrai dire non. Comme le disait Giedroyc: «il faut avoir ses principes et changer ses opinions». Il y avait le dogme de l'«indépendance à tout prix», y compris financière, qui selon Giedroyc garantissait aussi bien une pleine liberté d'expression, libre de toute pression extérieure, que la crédibilité de la revue aux yeux de ses lecteurs.

Il n'y avait pas non plus de programme codifié et obligatoire. Un programme, disait Mieroszewski, c'est un «ballon de

lieux communs planant au dessus d'un désert d'idées». Bien sûr, ce n'était qu'une plaisanterie. Mais il est vrai que «Kultura» n'avait pas de solutions nouvelles à proposer. Elle voulait et savait remplacer la ligne éditoriale, le programme et les solutions par des débats, par des réflexions et par des convictions façonnées sur cette voie.

Cela concernait, par exemple, l'une des questions-clés, à savoir l'orientation générale de «Kultura» et son attitude face au système communiste, qu'on peut résumer sous forme du dilemme: «évolutionnisme ou révolutionnisme?». «Le renversement du communisme – écrivait Mieroszewski en 1968 – reste notre credo. Toute méthode est bonne pour les évolutionnistes comme pour les révolutionnistes, parce qu'il y a un objectif commun. Notre programme, c'est la transformation de l'Union soviétique et l'établissement de la démocratie en Europe de l'Est».

On pouvait déduire une conclusion similaire du débat sur la soviétisation. Celle-ci avait pour but, on s'en souvient, l'acceptation par la société de sa propre impuissance, la reconnaissance de sa passivité face à la dictature pour un état normal. On lisait dans «Kultura»:

Le but de la soviétisation est de convaincre tous ensemble et chacun à part que toute action collective serait une folie pure. Son but est d'inculquer aux gens la conviction que toute forme de démocratie est tout simplement une absurdité. L'essentiel de la soviétisation, c'est d'inculquer aux gens – à travers un conditionnement de longue durée – la certitude que le régime sous lequel ils vivent constitue une situation sans issue à laquelle il faut se résigner, si l'on veut vivre.

La lutte contre la soviétisation de l'esprit demeurait le but de «Kultura» jusqu'à la fin de... la soviétisation. Et même longtemps après, lorsqu'elle a pris pour cible *l'homo sovieticus*, cet héritage de l'époque du communisme.

En guise de credo

L'objectif ainsi compris supposait une très grande ouverture de «Kultura». Son pluralisme et son anticonformisme englobaient toutes les opinions, tous les courants et toutes les sensibilités, sauf deux: à gauche – le communisme orthodoxe soumis à Moscou, à droite – le nationalisme radical et clérical.

«Kultura» était donc une revue sans un programme défini une fois pour toutes, mais elle n'avait pas d'illusions, de préjugés, de tabous. Elle était anticonformiste, parfois à outrance, elle combattait le nationalisme, le chauvinisme, l'ostracisme, le cléricalisme, l'antisémitisme, toutes les phobies nationales polonaises.

Le credo de «Kultura», si elle en avait un, ce serait à coup sûr: une Pologne indépendante, démocratique, laïque, tolérante et bien instruite. La mission de Giedroyc et de son «cercle» (on n'y appartenait que par le décret de Giedroyc lui-même) était de sauver la culture polonaise et le bon sens, le respect des quelques valeurs qui sont à la base de notre civilisation et qui devaient servir de repères à l'intelligentsia polonaise.

Une vision de l'Europe

«Kultura» avait-elle une vision géopolitique? Et quelle était cette vision? Dès son premier numéro, elle jugeait que le destin de la Pologne était indissociable de celui de l'Europe. Citons un bref passage d'un article de Mieroszewski, écrit en 1954, probablement le plus important de tous ses textes:

La thèse de Bismarck, selon laquelle la souveraineté absolue est la fin ultime des tendances nationales, est aujourd'hui anachronique. «Kultura» partage l'opinion que la liberté est le but suprême auquel tout doit être subordonné. La première question dans l'abécédaire politique n'est pas: la Pologne sera-t-elle indépendante, mais: le monde de demain sera-t-il un monde des hommes libres? L'indépendance de la Pologne (entre la Russie et l'Allemagne), considérée abstraction faite du problème d'une reconstruction radicale du système international, et en particulier du système européen, est une rêverie d'un autre monde.

Dans cette nouvelle Europe prônée par «Kultura», radicalement transformée, identifiée par elle dès le début avec une économie du marché développée, avec le progrès et la démocratie, la Pologne devrait – selon Giedroyc – jouer un rôle bien plus important que celui qui résulterait de sa grandeur géographique ou de son potentiel économique. Elle devrait devenir un foyer de grandes transformations géopolitiques, à l'échelle d'une grande région de l'Europe, fondées sur une alliance avec ses voisins, notamment avec les républiques libres et dém-

cratiques de Lithuanie, de Biélorussie et d'Ukraine, de même qu'avec la Russie, libre et démocratique elle aussi.

Il suffit de citer un exemple de la grandeur et de la portée de la pensée de Giedroyc. Allant pratiquement à l'encontre des sentiments de toute la communauté polonaise, vivant en Pologne et en exil, «Kultura», déjà dans son numéro 11 de 1952 (!), a publié une lettre du père Józef Majewski dans laquelle elle lançait l'idée d'une renonciation bénévole – et non forcée par l'Union soviétique – de la Pologne aux villes de Lvov et de Wilno. Elle expliquait que les Polonais devaient comprendre que leur destin était indissociablement lié à celui des Ukrainiens ou des Lithuaniens, et qu'ils ne pouvaient pas défendre légitimement leurs prétentions à la frontière sur l'Oder et la Neisse sans reconnaître la légitimité des prétentions de leurs voisins ukrainiens et lithuaniens concernant les magnifiques villes de Lvov et de Wilno, occupant une place exceptionnelle dans toute l'histoire de la Pologne.

Le père Majewski, vivant alors en Afrique du Sud, écrivait dans «Kultura»:

les Lithuaniens n'oublieront jamais Vilnius, les Ukrainiens ne nous feront jamais cadeau de Lvov. Que Les Lithuaniens se réjouissent de leur Vilnius, que le drapeau bleu et jaune flotte au dessus de Lvov... C'est alors que nos voisins de l'Est et du Nord pourront nous faire confiance. En coopération avec la Lithuanie et l'Ukraine, la fédération de l'Europe centrale et orientale deviendra un fait accompli.

Une telle fédération n'existe pas encore, mais la résistance et l'argumentation développée par «Kultura» ont eu pour effet

que les Polonais sont quasi unanimes à penser aujourd'hui que l'indépendance de leurs voisins, et surtout de l'Ukraine, est indispensable à toute constellation qui supposerait le blocage des ambitions impériales de la Russie. Giedroyc a toujours jugé que les démarches en vue d'assurer à l'Ukraine une place convenable en Europe, surtout dans la perspective de l'adhésion de la Pologne à l'Union européenne, devaient être un des éléments constitutifs de la politique étrangère polonaise. L'intégration avec l'Occident n'exige point en effet, contrairement à ce que certains pensent ou craignent, qu'on abandonne ce que «Kultura» définit comme politique orientale polonaise. Alors même, disait «Kultura», que la Pologne fera déjà partie de toutes les structures européennes, ses bonnes relations avec ses voisins, fondées sur la réconciliation et la vérité, seront toujours pour elle d'un intérêt vital. Seuls ceux qui se souviennent de cette époque-là ou qui la connaissent par leur apprentissage et leurs lectures savent combien de courage et de force de persuasion il fallait pour proposer aux Polonais – dans ce contexte-là – des choses pareilles.

Sous de petits ballons ou dans des sacs à dos

Avec un tel profil, pas besoin de l'expliquer, «Kultura» n'avait pas droit d'être diffusée dans la Pologne communiste. C'est surtout ses exemplaires que les douaniers et les policiers cherchaient dans les bagages des voyageurs à la frontière. Et pourtant, elle arrivait dans le pays et circulait clandestine-

ment, ce qui exigeait de ses colporteurs non seulement un grand courage, mais aussi une grande imagination. Quelques numéros ont été introduit en Pologne car sur la couverture se trouvait une photo de Konstanty Rokossowski, maréchal soviétique et polonais, et comme éditeur y figurait une Association des Amis de Wanda Wasilewska (une communiste polonaise et soviétique connue) à Paris. D'autres exemplaires, comme les éditions miniaturisées bien connues en Pologne, arrivaient par la voie aérienne, accrochés à de petits ballons. Beaucoup avaient franchi la frontière dans des sacs à dos d'alpinistes – jeunes gens qui transportaient «Kultura» à travers les montagnes et qui risquaient pour cela la prison (certains y ont été effectivement condamnés). Ses exemplaires étaient donc rares. Ce qui n'empêche pas qu'on parle aujourd'hui avec admiration de l'influence – disproportionnée par rapport à sa présence physique – de «Kultura» sur la manière de penser et les attitudes des Polonais.

Les sources de cette influence étaient très variées. Chaque exemplaire était lu par de nombreux lecteurs, appartenant pour la plupart à l'intelligentsia, à une certaine élite qui exerçait une influence sur le reste de la société; le contenu de ses numéros était retransmis par la Radio Free Europe qui, malgré le brouillage, avait une audience immense; les numéros de «Kultura» étaient aussi réimprimés en «samizdats», d'une qualité technique plus ou moins satisfaisante: c'étaient parfois seulement des articles isolés, tapés à la machine en plusieurs exemplaires, mais parfois c'étaient des numéros complets, bien lisibles et avec une couverture esthétique.

Visionnaire et moraliste

La biographie intellectuelle de Giedroyc, mort à 94 ans, n'ayant pratiquement jamais interrompu son travail, dépasse le cadre d'un article solennel mais bref. Disons donc, très laconiquement, que c'était avant tout un grand visionnaire, un moraliste incorruptible en matière de l'intérêt absolu et suprême de l'État. Mais c'était aussi un rédacteur parfait. Pour Giedroyc, né il y a presque cent ans, seule comptait la parole écrite imprimée qui, disait-il, avait dans la partie orientale de l'Europe un grand pouvoir, quelquefois magique. S'il devait commencer aujourd'hui, il tiendrait certainement compte de l'importance de la télévision et d'Internet, mais il y a cinquante ans, bien qu'il comprenne le rôle de la radio en Pologne, il avait certainement raison quant à la magie avec laquelle la parole imprimée agissait sur les Polonais. La place occupée par «Kultura» dans l'histoire de la Pologne confirme tout à fait cette opinion.

Rien d'étonnant donc que «Kultura» soit considérée par les autorités de Varsovie comme le «centre de la diversion anti-communiste» le plus important, comme la source la plus importante et la plus influente, à côté de la Radio Free Europe, de la pensée et de l'inspiration de l'opinion publique, agissant sur l'intelligentsia dans son ensemble et sur l'opposition démocratique en particulier. Les autorités avaient raison. «Kultura» était effectivement une vraie autorité morale, pour l'élite autorité unique (à côté de l'Église pour les croyants), la référence principale et le critère fondamental permettant de distinguer le bien d'avec le mal, le juste d'avec l'injuste.

C'est pourquoi «Kultura» et Giedroyc sont devenus la cible principale des efforts immenses de la propagande communiste, d'une stratégie élaborée par des assemblées nombreuses, convoquées par le comité central du parti communiste au pouvoir pour tenir des débats, des conférences et des séminaires secrets. Leurs résultats devenaient par la suite l'objet d'une procédure précise et d'un cérémonial de «transmission» – vers la base de l'appareil du parti et surtout vers les rédactions et les maisons d'édition – des instructions pour combattre «Kultura». Tout le monde savait que, dans la presse communiste, il y avait des «journalistes» qui avaient pour mission de lutter contre la «diversion», à qui on fournissait les extraits soigneusement préparés de «Kultura», afin qu'ils puissent leur opposer une «résistance convenable» dans leurs articles. Grâce à cela, paradoxalement, l'image d'une «Kultura» archipuissante s'est bien installée dans les esprits des Polonais. Puisque, se disait-on en bonne logique, le pouvoir communiste tout-puissant attaque «Kultura» avec une telle violence, par tous les moyens possibles, ce doit être une institution forte et influente, et on aurait intérêt à savoir ce qu'elle a à nous dire.

Version communiste de la trahison des clercs

Les «pourfendeurs» de Giedroyc offrent un aspect bien singulier de l'histoire du communisme et, pour citer Miłosz, de la «pensée captive». En 1992 a vu le jour – unique jusqu'à ce jour – un recueil modeste de ces pamphlets, portant un titre

qui n'avait rien de surprenant: «Anty-Kultura». C'est une sélection faite à partir de livres, de brochures et d'articles de presse (journaux et revues) qui attaquaient «Kultura», son directeur et ses auteurs. Ce livre n'est pas une lecture amusante, mais il est utile comme introduction à l'étude de la psychologie des individus et des institutions communistes en Pologne. Et pas seulement en Pologne, me semble-t-il. C'est un vrai défi politique mais aussi, dans un certain sens, un défi intellectuel...

L'introduction commence par une citation empruntée à Corneille: «Il faut bonne mémoire après qu'on a menti», ce qui explique d'emblée le projet. Il s'agissait d'une première tentative d'analyser la méthodologie de l'«Anti-Kultura», la technique du recrutement des auteurs et de la fabrication des «documents», de dévoiler le rôle de Moscou dans la lutte contre «Kultura». Il s'agissait aussi d'une tentative de comprendre les motifs des auteurs de textes de l'«Anti-Kultura». Cela en dirait plus sur la psychologie des gens au pouvoir que ne le feraient des études théoriques approfondies. En effet, ni ceux qui commandaient et payaient, ni ceux qui exécutaient leurs commandes, qui écrivaient et signaient de leurs noms ces ordures, ne croyaient pas à ce qu'ils disaient de «Kultura» et de ses auteurs, manipulés par le «réseau de Wiesenthal», la CIA, le Mossad et d'autres «centres hostiles à la Pologne populaire».

Un des épisodes les plus amusants, et à la fois les plus caractéristiques de cette série, c'est «Crocodile» versus «Kultura». C'était un événement spécial même compte tenu du niveau «normal» de ce journal satirique, connu pour son humour soviétique subtil. «Crocodile» a en effet consacré à «Kultura» un «feuilleton» immense, sous le titre choquant de «Quatre

visages de l'agent X». Giedroyc, selon «Crocodile», menait ses activités subversives à partir d'une petite pièce à l'arrière d'une petite épicerie-papeterie située dans la banlieue parisienne. Le texte était particulièrement stupide, mais en même temps intéressant, puisqu'il révélait une coopération entre le KGB et ses correspondants polonais qui inspirait la «création» soviétique consacrée à «Kultura». La conclusion du «Crocodile» s'est avérée d'ailleurs tout à fait fausse. Les communistes polonais – y a-t-on écrit – ont décidé de resserrer leurs rangs et d'en venir à bout de la pression de l'équipe rédactionnelle déchaînée. Pas pour longtemps...

Cette problématique est d'autant plus intéressante que, dans la Pologne poststalinienne, sans parler des années soixante-dix et quatre-vingts, personne ne pouvait forcer personne à ce genre de «création», car le refus d'exécuter une commande pour «Anti-Kultura» n'entraînait qu'un risque modéré, par exemple celui de perdre certains privilèges. Les auteurs de l'«Anti-Kultura» écrivaient donc (ou parlaient) de leur propre gré, sans y être contraints, par calcul et non par conviction, pour l'argent et pour d'autres profits, et non par peur. C'est pourquoi la question principale qu'on se posait dans cette première anthologie était de savoir pour quels profits ils s'étaient avilis, pourquoi ils poussaient leur zèle plus loin que le pouvoir communiste ne l'exigeait dans cette nouvelle version de la «trahison des clercs». Le problème reste d'ailleurs toujours d'actualité. La notion et la pratique de la «trahison des clercs» n'ont pas disparu du débat sur le rôle des intellectuels et sur leurs rapports avec le pouvoir.

Trente-deux ans d'amitié

Un jour, dans un Varsovie déjà démocratique, lors d'une «soirée d'auteur», quelqu'un m'a demandé comment je pourrais définir le plus brièvement possible mon aventure avec la «Kultura» parisienne. J'ai répondu alors – et je ne cesse de le répéter – qu'il en était avec «Kultura» dans ma vie comme avec le programme lunaire Apollo dans la vie des Américains. Le succès ne tenait pas au fait que, grâce à Apollo, Neil Armstrong a pu mettre son pied sur la Lune, mais au fait que l'homme a eu enfin l'occasion de regarder la Terre d'une grande distance. Wojciech Skalmowski a profité de cette occasion d'une façon bien créative.

Quand mon autobiographie professionnelle, intitulée *Intruz* (L'Intrus), a paru en Pologne vers la fin de 2001, l'un des premiers exemplaires s'est trouvé entre les mains de Skalmowski. La dédicace disait: «À Wojtek et à Basia [c'est sa femme] à l'occasion des premiers trente ans de notre amitié». Pour son soixante-dixième anniversaire, il suffit d'y ajouter deux ans. Pour le reste – rien n'a changé.